Elvan Zabunyan, Theresa Hak Kyung Cha – Berkeley – 1968

Johanna Renard

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/13491>

DOI : 10.4000/critiquedart.13491

ISSN : 2265-9404

Éditeur

Groupement d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Référence électronique

Johanna Renard, « Elvan Zabunyan, Theresa Hak Kyung Cha – Berkeley – 1968 », *Critique d'art* [En ligne], Toutes les notes de lecture en ligne, mis en ligne le 01 mai 2015, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/13491> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/critiquedart.13491>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

Archives de la critique d'art

Elvan Zabunyan, Theresa Hak Kyung Cha – Berkeley – 1968

Johanna Renard

- 1 Ce premier essai monographique sur l'artiste coréenne-américaine Theresa Hak Kyung Cha, particulièrement méconnue en France, découvre une œuvre singulière, déconstruisant le rapport au langage à travers la performance, l'écriture, l'Art conceptuel, la sculpture, le film et la vidéo. Véritable figure de « passeuse » transdisciplinaire, Theresa Hak Kyung Cha se nourrit de l'ébullition artistique, théorique et politique d'une période décisive, de 1968 à 1982, entre Berkeley, Paris et New York.
- 2 En travaillant les problématiques nées des *cultural studies*, des théories postcoloniales et des études de genre, Elvan Zabunyan propose une stimulante réactualisation de la monographie d'artiste, genre privilégié de l'histoire de l'art traditionnelle et encore prisonnier de sa généalogie humaniste et positiviste. Refusant de s'employer à la réintégration d'une artiste oubliée au schéma général de l'histoire de l'art, l'auteure choisit au contraire de « faire vivre une œuvre dans sa différence ». En effet, marqué par l'exil et l'expérience de la marginalité, le parcours de Theresa Hak Kyung Cha questionne l'histoire coloniale et l'identité féminine, en croisant pratique artistique et réflexion théorique. Pour faire émerger ces multiples ramifications, l'essai prend le parti de procéder par résonance et par ricochet, autour des mots « Histoire », « Berkeley », « Langage », « Mémoire », « Paris » et « Cinéma », sans jamais se soumettre à la chronologie. Surtout, puisqu'il s'agit de nouer l'itinéraire personnel et l'identité politique et collective, d'articuler les questions de la mémoire et des origines, l'auteure assume une approche analytique rejetant toute hiérarchisation des éléments d'ordre biographique, historique ou théorique. Cette dé-hiérarchisation est précisément à la source d'une histoire de l'art féministe et postcoloniale qui, en révisant les paramètres de l'analyse, permet de saisir une œuvre inclassable, éclatée, déterritorisée dans toute la richesse de son rayonnement rhizomique.